

LES TOURISTES : UNE MENACE POUR LA FORÊT ?

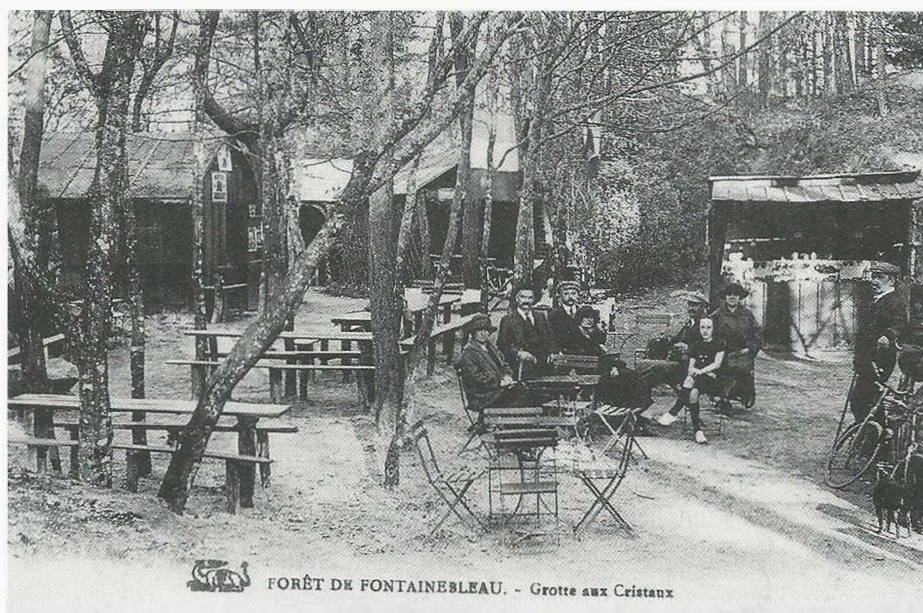
(1820-1939)

Jean-Claude Polton

Dès les années 1820, les voyageurs ne ressentent plus la même répulsion que leurs prédécesseurs, lorsqu'ils traversent la forêt de Fontainebleau, sous l'influence des écrivains romantiques et des peintres paysagistes. Avec l'essor du tourisme, tout au long du XIX^e siècle, des stratégies variées sont mises en place afin de rendre la Forêt plus familière, et même attrayante, aux citadins qui ignorent tout des espaces qu'ils parcourent (1). Ces transformations ne risquent-elles pas de dénaturer la Forêt et même de dégrader un milieu particulièrement fragile ? Afin d'éclairer les problèmes actuels posés par l'accueil du public en forêt, il peut-être intéressant de revenir sur une période où ces questions ont été posées pour la première fois.

La forêt aménagée pour le tourisme

Les premiers touristes parcouraient la forêt de Fontainebleau en voitures à chevaux, d'autant plus facilement qu'elle dispose d'un maillage routier important (routes royales et départementales, allées



FORÊT DE FONTAINEBLEAU. - Grotte aux Cristaux

Buvette de la Grotte-aux-Cristaux, début du XX^e siècle.

forestières tracées pour l'exploitation du bois et la chasse à courre, route Ronde). Pour faciliter ces promenades, l'inspecteur des Eaux et Forêts, Achille Marrier de Bois d'Hyver, fait tracer 300 kilomètres de nouvelles routes forestières, spécialement dévo-

1 - Voir Jean-Claude Polton, *la Forêt apprivoisée par le tourisme*, catalogue de l'exposition " Fontainebleau son château, sa forêt, l'invention du tourisme (1820-1939) ", Paris, RMN, 2007, pp. 95-101.

2 - D'après Paul Domet, *Histoire de la forêt de Fontainebleau*, Paris, Hachette, 1873, p. 257.



lues à la promenade (2). Les plus importantes sont la route du Roi sur le mont Pierreux (1831), les routes menant au point de vue du camp d'Arbonne dans le canton des Ventes-Alexandre (1839), ainsi que les routes de la Solle et de la Reine-Amélie (1844).

Avec opportunité, Claude-François Denecourt propose sa propre méthode pour visiter la forêt en voiture dans son *Guide du voyageur dans la forêt de Fontainebleau*, publié à l'occasion du camp d'Arbonne (1839). Une carte colorisée indique au voyageur "les sites et points de vue remarquables de la forêt de Fontainebleau", ainsi que les tracés précis de cinq promenades d'une durée de six heures chacune. Depuis une voiture découverte et spacieuse, les promeneurs peuvent pleinement profiter du paysage.

Bien que le passage de ces nombreuses voitures en forêt ravine les chemins, surtout dans les montées, et soulève des nuages de poussière pendant l'été, Denecourt est plus sensible aux désagréments subits par les passagers qu'à la dégradation des chemins. Pour échapper à ce trafic, qu'il juge excessif et désagréable, Denecourt invite les promeneurs à mettre "pied à terre" à des endroits choisis, pour aller au plus près des sites après avoir parcouru une centaine de mètres. A partir de 1842, Denecourt va plus loin dans ses incursions au sein de la forêt, en traçant "de ci de là" ses propres chemins, puis il a l'idée d'indiquer le chemin à suivre au moyen de grandes flèches bleues, peintes sur des arbres ou des rochers du parcours (3). En suivant ce balisage, le promeneur effectue une véritable randonnée

pedestre, sans risquer de se perdre tout en découvrant l'esthétique des lieux : après être passé par des arbres ou des rochers remarquables, il atteint des points de vue d'où il peut embrasser du regard d'amples paysages. Denecourt appelle ses chemins balisés son "fil d'Ariane" qui permet au promeneur de trouver sa

route à travers le "dédale" de la Forêt. En 1847, cette nouveauté est divulguée au public dans la *Nouvelle promenade aux Gorges de Francharde* qui décrit un circuit de 15 kilomètres au départ de Fontainebleau. Sur ce sentier, le premier balisé du monde, des chiffres et des lettres signalent les curiosités répertoriées dans le guide, comme le passage de l'Alisier (A), le rocher d'Esther (E) ou l'entrée (1) et la sortie (2) d'un passage dans la Fosse-aux-Druides.

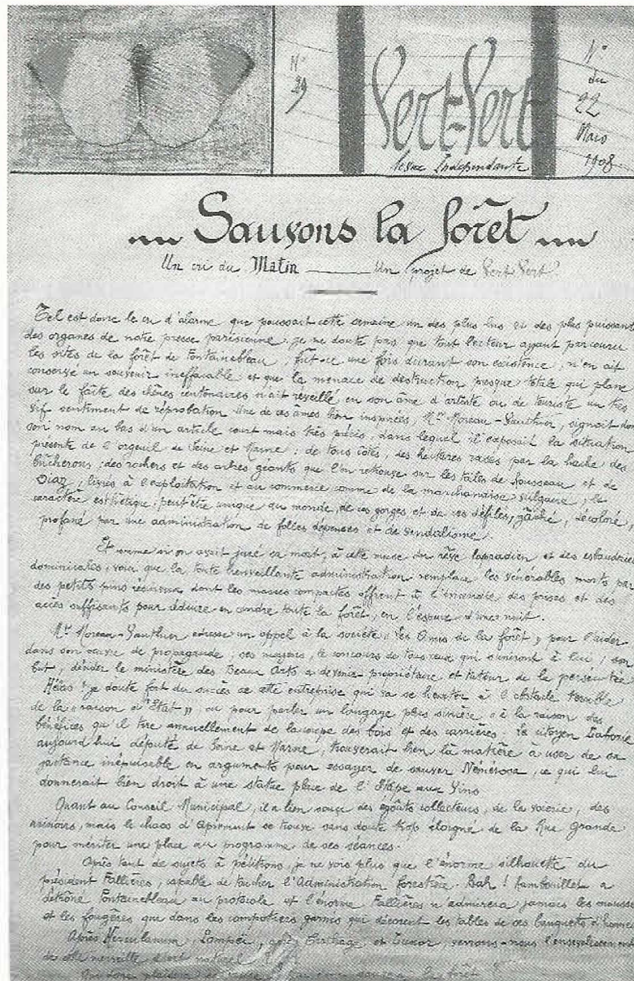
Durant cette période, Denecourt aménage le domaine forestier pour le tourisme, avec l'accord tacite de l'administration des Eaux et forêt,

mais ses détracteurs sont ailleurs...

Artistes et écrivains contre les touristes

C'est une gloire locale, le menuisier-poète Alexis Durand qui ouvre les hostilités dans un article paru

3 - Voir l'article de Georges Gendreau, "Des chiffres et des lettres", *La Voix de la Forêt*, 1982/1, p. 14.



dans *l'Indépendant de Seine-et-Marne*, le 28 octobre 1849 : il s'en prend aux travaux de Denecourt, en qualifiant ses flèches bleues de “ signes menteurs ” qui rappellent malencontreusement au promeneur que quelqu'un est déjà passé là. Pour que la Forêt garde les “ mystères de l'inconnu ”, il faut que le promeneur ait le sentiment de pénétrer dans un “ site virginal et mystérieux ”. Prêt à tout pour discréditer son rival, Alexis Durand prétend que Denecourt a porté des “ coups de hache sur plus de cent arbres ”, afin d'y implanter ses flèches qu'il qualifie de “ griffes industrielles ”, apposées pour obéir aux lois de “ l'industrie privée ”. Alexis Durand termine son article en posant une question en forme d'avertissement : “ Qu'en serait-il si l'administration forestière donnait de nouvelles autorisations aux entrepreneurs qui ne manqueront pas de se présenter à la suite de cet exemple funeste ? ”

L'administration des Eaux et Forêts demeure très indulgente vis-à-vis de ces travaux ; à l'exception de l'inspecteur Leclerc (1849) qui considérait Denecourt comme un “ fanatique ” : après lui avoir interdit tout nouveau balisage, il entreprend de faire recouvrir les anciennes marques bleues d'une plaque de peinture d'un gris bleuté ou couleur lichen. Quelques années plus tard, cette opposition à l'aménagement touristique de la Forêt prend davantage d'ampleur, alors que les travaux de Denecourt ont prit une nouvelle dimension : tracé et balisage de six nouveaux sentiers, édification de “ fontaines ”, creusement des grottes du Chasseur-Noir, du Serment et du Parjure, construction du Fort l'Empereur, l'actuelle Tour Denecourt (1853). L'inspecteur Sthème considère pourtant que ces travaux n'occasionnent que des dommages “ très innocents ” à la Forêt, alors qu'ils apportent un “ avantage incontestable ” aux promeneurs qui les parcourent.

4 - *Les Amis de la nature* sont publiés la même année par Poulet-Malassis - l'éditeur de Baudelaire - avec un frontispice gravé par Bracquemond, d'après un dessin de Gustave Courbet et une “ Caractéristique des œuvres de l'auteur ” par Edmond Duranty.

5 - Ce tract manuscrit en date du 22 mars 1908 est reproduit dans *la Forêt de Fontainebleau. Du domaine royal au musée Vert*, collection “ Mémoires et Documents de Seine-et-Marne ”, Dammarié-lès-Lys, Direction des archives, du patrimoine et des musées départementaux de Seine-et-Marne, 2007.

Les attaques viennent des peintres paysagistes, qui voient d'un mauvais œil le tracé de sentiers balisés qui conduisent les touristes jusqu'au cœur d'un massif forestier qu'ils avaient tendance à considérer comme leur domaine réservé. Ils sont même exaspérés, lorsqu'ils constatent que les guides donnent une liste des “ endroits de la Forêt les plus dignes du pinceau des peintres ”. Les artistes sont-ils allés, comme on l'a prétendu, jusqu'à inverser les flèches qui balisent les sentiers, afin d'éloigner les promeneurs de leurs lieux de prédilection ? Le grand peintre paysagiste Théodore Rousseau attaque nommément Denecourt dans une lettre adressée à l'empereur Napoléon III en 1852, en le présentant comme “ un vieillard maniaque épris à contresens des beautés de la forêt ” qui n'aime pas la Forêt pour ce qu'elle est, mais s'arroge le droit d'y opérer de “ déplorables transformations ”, au point de la dénaturer, comme lorsqu'il peint ses numéros et inscriptions sur “ les plus beaux arbres de la Forêt qu'il dépouille et déshonore ”. Comme pour Alexis Durand quelques années plus tôt, la Forêt doit rester un monument végétal qu'il convient de fréquenter avec beaucoup de précautions. Il faut savoir la mériter en quelque sorte...

Face à ces attaques, Denecourt reçoit le soutien d'artistes et de touristes qui font graver la même année une inscription de reconnaissance dans la grotte du Chasseur-Noir. La force de cette manifestation est quelque peu atténuée, car elle émane de lithographes qui travaillent pour Denecourt, ce qui n'est pas le cas des quarante-deux écrivains qui réunissent un mélange de textes pour l'honorer en 1855. Dans cet Hommage, Théophile Gautier brosse un portrait de Denecourt qu'il intitule “ Sylvain ” : ce surnom passera à la postérité.

Quatre ans plus tard, Jules Fleury-Husson, dit Champfleury, (1821-1889) publie un feuillet intitulé *les Amis de la Nature* (4), dans lequel le personnage principal, un certain Gorenflot, est décrit comme “ un petit vieillard aux grandes lunettes ” qui joue un “ singulier rôle ” dans la forêt, au point d'être connu dans la localité sous le nom de “ l'Amant de la forêt ”. Au fil des chapitres, Champfleury décrit les activités de Gorenflot qui passe beaucoup de temps dans la forêt de Grateloup. Après avoir tracé



un sentier, en dégagant les “ fragments de grès ” et les herbes parasites qui l'obstruaient, il se met à peindre sur des rochers “ d'énormes flèches bleu-perruquier ”, devant lesquelles il s'arrête “ comme s'il venait d'accrocher un chef-d'œuvre ”. Comme si la charge n'était pas assez violente, Champfleury brosse un portait au vitriol du mercier Gorenflot en guise de bilan : “ Avec son épaisse intelligence, il en arriva au panthéisme dont la littérature d'alors abusait, à savoir qu'un arbre penché le saluait, que les plantes envoyaient leurs odeurs pour lui, et que la mare où il reflétait sa grosse figure rouge se convertissait en miroir à son intention ”.

Ulcéré par ces attaques, Denecourt menace de porter plainte, mais les enjeux dépassent désormais sa personne, même si son œuvre symbolise une certaine vision de la nature, en accord avec l'esprit d'entreprise émanant de la société de son temps.

Quel compromis ?

Au xx^e siècle, les problèmes se posent avec plus de force, lorsque la Forêt est confrontée à une fréquentation plus importante et plus diversifiée. C'est dans ce contexte qu'un groupe d'écrivains et d'artistes a créé l'“ Association des amis de la forêt de Fontainebleau ” en 1907.

Le rédacteur inconnu du numéro 29 de la revue *Vert-Vert* (5) - l'ancêtre de notre *Feuille Verte* - dénonce les abus commis par les promeneurs en Forêt et propose des solutions radicales... et largement utopiques : il envisage ni plus ni moins d'affecter un régiment de 2 500 hommes à la protection de la forêt de Fontainebleau ! Ce régiment, dénommé “ Chasseurs de Saint-Hubert ”, serait constitué d'un corps administratif et de deux bataillons de 1 200 hommes chacun : le premier entretiendra les routes et sera chargé de “ l'arboriculture ”, tandis que le second sera chargé de “ la surveillance et de la conservation de la Forêt ”. Cet

5 - Ce tract manuscrit, en date du 22 mars 1908, est reproduit dans *la Forêt de Fontainebleau. Du domaine royal au Musée Vert*. Collection “ Mémoires et documents de Seine-et-Marne ”, Dammarie-lès-Lys, Direction des archives, du patrimoine et des musées départementaux de Seine-et-Marne, 2007.

ambitieux projet n'aboutira pas, mais débouchera sur la création d'une “ section des secouristes forestiers ” par l'Association des amis de la forêt. Ces secouristes forestiers, portant au bras gauche un brassard vert recouvert d'un cor de chasse couleur jonquille, se postaient chaque dimanche d'été sur les pylônes de la forêt, afin de guetter les départs de feu dont les touristes sont souvent responsables.



Dans le cadre de la loi sur la protection des “ monuments naturels ” (1906), des projets plus ambitieux voient le jour à Fontainebleau, après la création d'une “ Commission consultative de la Série artistique ” (1913). Les délégués des AFF, des artistes et des naturalistes qui la composent demandant que “ les parties sauvages de la Forêt ” deviennent “ intangibles, en qualité de parc artistique et biologique ”. Il ne s'agit donc pas de transformer la forêt de Fontainebleau en parc national, comme certains le proposeront plus tard, mais de créer un “ parc ” au sein de la forêt domaniale. Il y a une ambiguïté dans les termes employés, puisque ce que l'on nomme “ parc ” - qui comprendrait l'ensemble de la forêt -



les marchands de bois, contre la chasse, contre le feu” (*Candide* du 1^{er} septembre 1932). Cette prévention contre les touristes, de plus en plus nombreux avec l'avènement de la “civilisation du loisir”, semble pourtant antinomique avec le parc national, défini comme une “aire dont le milieu est protégé dans un but esthétique destiné à la récréation du public et placé sous sa protection” par la Convention de Londres (1933).

est en fait une réserve naturelle, que l'on devrait étendre sur un quart de sa superficie (4 000 hectares, alors que la série artistique n'en comprend que 1 692). Ces cantons en réserve sont destinés à fournir des motifs picturaux aux artistes et à fournir des sujets d'études aux naturalistes. Dans ce “sanctuaire inviolable”, les activités touristiques devront être limitées - en réduisant la taille des plaques indicatrices forestières et des balises Denecourt-Colinet, comme le précise le zoologue Henri Dalmon dans une petite brochure publiée en 1914, intitulée d'une manière significative “Un parc national EN forêt de Fontainebleau” (6).

Alors que la distinction entre forêt d'étude et forêt loisir semblait se dessiner, les ambiguïtés liées au parc national vont continuer dans l'entre-deux-guerres. Comme bien d'autres, le poète Fernand Gregh, administrateur des AFF, perpétue l'idée que la forêt de Fontainebleau est un “reliquat irremplaçable de la préhistoire”, en semblant méconnaître l'œuvre des forestiers dans un milieu naturel particulièrement difficile (7). Au bout du compte, il veut maintenant la “protéger contre la foule”, comme elle a été auparavant “défendue contre les carriers,

Après la Seconde Guerre mondiale, les choses semblent se clarifier, avec la création des réserves biologiques sur 552 hectares (1953), alors que les réserves artistiques - appelées ensuite touristiques - sont pérennisées sur 1 070 hectares, jusqu'à leur suppression en 1967. L'idée d'un parc national à Fontainebleau réapparaît pourtant régulièrement, de 1960 à 1998 (8), dans des termes qui n'ont guère changé, bien que la forêt de Fontainebleau soit devenue une forêt péri-urbaine traversée par des flux routiers de plus en plus importants et fréquentée par des citadins sans cesse plus nombreux. Le classement du massif forestier de Fontainebleau “en forêt de protection” (décret du 19 avril 2002) n'a pas non plus empêché la réapparition, cette année, de l'idée de parc national. Les débats qui ne manqueront pas de surgir permettront-ils de faire sortir cette question des mythes auxquels elle est restée longtemps liée ? ■

6 - C'est nous qui soulignons.

7 - Voir Gérard Tendron : *la Forêt de Fontainebleau, de l'écologie à la sylviculture*, Fontainebleau, ONF, 1983.

8 - Voir l'article de Sylvia Zappi “Vers un parc national à Fontainebleau”, *Le Monde* du 1^{er} août 1998.



